ÉRIC CHEVILLARD

L'AUTEUR ET MOI

roman

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L’AUTEUR ET MOI

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

MOURIR M'ENRHUME, *roman, 1987*
LE DÉMARCHEUR, *roman, 1988*
PALAFOX, *roman, 1990 ("double", n° 25)*
LE CAOUTCHOUC, DÉCIDÉMENT, *roman, 1992*
LA NÉBULEUSE DU CRABE, *roman, 1993 ("double", n° 39)*
PRÉHISTOIRE, *roman, 1994*
UN FANTÔME, *roman, 1995*
AU PLAFOND, *roman, 1997*
L'ŒUVRE POSTHUME DE THOMAS PILASTER, *roman, 1999*
LES ABSENCES DU CAPITAINE COOK, *roman, 2001*
DU HÉRISSON, *roman, 2002 ("double", n° 84)*
LE VAILLANT PETIT TAILLEUR, *roman, 2003 ("double", n° 72)*
OREILLE ROUGE, *roman, 2005 ("double", n° 44)*
DÉMOLIR NISARD, *roman, 2006*
SANS L'ORANG-OUTAN, *roman, 2007*
CHOIR, *roman, 2010*
DINO EGGER, *roman, 2011*

Aux éditions Fata Morgana

SCALPS, *2004*
COMMENTAIRE AUTORISÉ SUR L'ÉTAT DE SQUELETTE, *2007*
AILES, *2007*
EN TERRITOIRE CHEYENNE, *2009*
IGUANES ET MOINES, *2011*

Aux éditions Argol

D'ATTAQUE, *2005*

Aux éditions Dissonances

DANS LA ZONE D'ACTIVITÉS, *2007 (repris sur* Publie.net, *2008)*

Aux éditions L'Arbre vengeur

L'AUTOFICTIF, *2009*
L'AUTOFICTIF VOIT UNE LOUTRE, *2010*
L'AUTOFICTIF PÈRE ET FILS, *2011*
L'AUTOFICTIF PREND UN COACH, *2012*

Extrait de la publication

ÉRIC CHEVILLARD

L'AUTEUR ET MOI

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE À QUARANTE-SEPT EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 47 PLUS SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.-C. I À H.-C. VII

© 2012 by Les Éditions de Minuit
www.leseditionsdeminuit.fr

AVERTISSEMENT

Mon imagination est une source de colle, confiait Léon Bloy, et l'auteur des pages qui suivent pourrait faire sien cet aveu. Pour conduire et endiabler ses récits, il compte sur les accélérations délirantes que favorise son goût du discours logique poussé jusqu'à ses ultimes conséquences et conclusions, bien au-delà donc de celles auxquelles, avec sagesse, avec prudence, avec sa sagesse ennuyeuse et sa mesquine prudence, s'arrête la raison. Mais il lui faut un prétexte pour commencer ; n'importe lequel ; la qualité première d'un prétexte est d'être indifférent. Les récits de l'auteur affectent le plus souvent une forme vaguement romanesque et il doit composer de ce fait avec quelques-uns au moins des principes de réalité du roman et, par exemple, dans certains cas, nommer ses personnages. C'est une première épreuve pour son imagination stérile qui se révèle totalement inapte à cela, incapable de créer *ex nihilo* un patronyme vraisemblable et cependant euphonique et original. Ainsi l'auteur a-t-il couramment recours à l'usurpation d'identité ou, plus modestement, car il ne s'agit

Extrait de la publication

en somme que de faire usage d'un nom sans prétendre dépouiller qui que ce soit de ses qualités et prérogatives, à l'emprunt. Et, afin de ne contrarier personne ni susciter de fâcheuses confusions, il prélève de préférence ces noms sur les tombes.

L'auteur est attaché à l'île d'Yeu par mille liens sensibles et sentimentaux et même si – ô tempêtes ! maelströms ! – une partie non négligeable de sa population périt en mer, on trouve à l'île d'Yeu comme partout un cimetière où il aime à se promener. Il serait bien dommage de ne faire que gésir dans les cimetières, lieux paisibles, hautement propices à la méditation. C'est même devant la grille de celui-ci que l'auteur, le 15 juillet 1994 à 14 h 30, donna rendez-vous à la jeune lectrice qui sollicitait une rencontre et qui devait devenir – cette rencontre ayant été couronnée de succès ainsi d'ailleurs que d'une jolie couette frisée qui ne fut sans doute pas étrangère à celui-ci – sa compagne obstinée. Dans ce cimetière, fut inhumé en 1951 le maréchal Pétain dont la sépulture est aujourd'hui encore régulièrement fleurie par l'Église intégriste et de vieux corbeaux nostalgiques dont la nuée se clairsème toutefois et qui manquent désormais de vigueur pour desceller la pierre, exhumer le cercueil, puis dissimuler celui-ci dans la soute d'un bateau avec l'intention d'enterrer à Verdun la carcasse cendreuse et les métacarpes honnis de Montoire, comme ils s'y essayèrent sans succès en 1973.

Pour des raisons très évidentes, il répugnerait à l'auteur de charger la barque à son tour et de donner le nom de Philippe Pétain à l'un de ses personnages. Il est en revanche, dans ce même cimetière, une tombe qui l'attire irrésistiblement, où sa mélancolie trouve un charme qui la berce, qui l'apaise et la change en un sentiment très doux, voisin de la sérénité, une tombe simple et modeste, un tertre de gazon ceint d'une bordure blanche et planté d'un rosier jaune, avec en son centre une dalle de marbre portant en lettres dorées les noms de ses occupants et les dates entre lesquelles s'écoulèrent leurs jours : *Dina Egger* et *Nino Egger*. L'auteur n'a plus en mémoire les années de leurs naissances et n'a pas cette dalle sous les yeux (il ne passe tout de même pas sa vie dans ce cimetière), mais il se souvient de celles de leurs décès, 1985 pour Dina, 1986 pour Nino. Il se souvient surtout que la courte vie de Dina, enclose dans celle beaucoup plus longue de Nino, permettait de deviner que l'une était la fille de l'autre et laissait supposer que la disparition prématurée de Dina avait entraîné ou hâté celle de son père, tué par le chagrin. La rêverie émue de l'auteur tournait depuis longtemps autour de ce drame et de ce tombeau et il résolut de mêler les deux prénoms, Dina et Nino, lorsqu'il conçut le personnage de son dernier livre.

Ainsi naquit Dino Egger qui d'ailleurs ne naquit jamais, mais ceci est précisément le sujet du roman

dont ce nom est aussi le titre et qu'il serait un peu abusif de reproduire ici intégralement. Le lecteur curieux s'y reportera ; on doit pouvoir le trouver encore en cherchant bien. Puis l'écriture s'en mêle : ce nom se révèle extrêmement productif dans le cadre de la fiction qui s'ensuit. Des critiques relèveront avec sagacité qu'en Dino Egger résonnent les mots *dinosaure* et *œuf*, ce qui est particulièrement pertinent puisque ce récit interroge les origines et spécule sur les commencements. Miracle de la coïncidence que tous les écrivains connaissent. Ce cimetière décidément est bien un lieu fabuleux, propice pour l'auteur aux rencontres décisives.

Puis le livre paraît. Sont au rendez-vous le coutumier succès d'estime dont l'auteur se rengorge quand personne ne le regarde et l'habituelle mévente dont il affecte de se moquer publiquement. Là n'est pas l'important. Car il advient enfin quelque chose de moins ordinaire : deux de ses lectrices – notons que cela en fait déjà trois pour l'auteur qui a mauvaise grâce de se plaindre ; quant aux lecteurs de sexe masculin, sans doute gisent-ils désormais tous dans les cimetières, quelques-uns de leurs noms se mêleront donc peut-être encore de littérature un jour –, deux de ses lectrices se manifestent bientôt pour lui faire part de leur stupeur en découvrant le titre de ce livre, *Dino Egger*, car elles ont bien connu autrefois, lui disent-elles, une jeune femme fascinante qui portait

un nom très proche : Dina Egger. Elles croient bien sûr à un hasard. C'est plutôt une coïncidence, encore une. Dino Egger n'a jamais existé, hélas, mais Dina Egger, oui, et elle est morte, hélas. L'auteur apprend qu'elle fut une belle jeune femme au teint clair, Suisse allemande, architecte urbaniste, drôle, engagée, féministe, amoureuse, et qu'une lame de fond l'a emportée sous les yeux de son compagnon, alors qu'ils se promenaient sur la côte sauvage de l'île, le 31 décembre 1985. *La mer n'est pas mon amie*, avait-elle confié quelques mois plus tôt, lors d'un séjour à Naples, à Élisabeth qui, elle, l'était, son amie. À cause de son teint pâle, elle fuyait le soleil qu'elle ne risquait pas de rencontrer, en effet, un 31 décembre sur la côte sauvage de l'île d'Yeu. Mais on ne se promène pas en hiver, un jour de tempête, sur la côte sauvage de l'île d'Yeu, si l'on n'a l'âme et le cœur ardents et le goût des spectacles terribles. Nino, le père, déjà malade, ne survécut pas longtemps à sa fille. Leur mère et épouse, Annemarie, dite Mouki, une ancienne danseuse, leur fit cette belle tombe de gazon et de roses où l'auteur, sans rien savoir de tout cela alla si souvent se recueillir à sa façon. Puis le temps passa et Mouki mourut. La tombe embroussaillée demeure un beau jardin pour le songe et la méditation.

Voici comment une vie surgit finalement de l'inexistence de Dino Egger.

Extrait de la publication

Quelques années auparavant, à l'occasion d'un autre livre, *Démolir Nisard*, l'auteur avait vu déjà se relever un de ses personnages, animé celui-ci par le désir de vengeance et la soif d'en découdre. Une universitaire dix-neuviémiste, ulcérée du traitement réservé dans ce roman à la figure – devenue pourtant allégorique – du vieux birbe opportuniste Désiré Nisard, non par l'auteur, d'ailleurs, mais par le narrateur, Albert Moindre, que l'on retrouvera plus tard dans *Dino Egger* notamment et dont le nom fut emprunté à un peintre affranchi de l'asphyxiante culture, Joseph-Albert-Alfred Moindre, dit l'Égyptologue (1888-1965), présenté par Jean Dubuffet dans le fascicule n° 4 de la Compagnie de l'Art brut, cette universitaire, donc, se sentant peut-être, comme par métonymie, personnellement insultée – les professeurs font souvent corps (et âme) avec leur objet d'étude, les spécialistes avec leur spécialité et les biographes avec leur héros, si bien que l'on ne moleste pas le cochon sans offenser le charcutier, lequel pourtant le débite en tranches fines tous les jours que Dieu fait, passons –, notre universitaire, dès l'annonce de la parution du livre, avait écrit à l'éditeur : *J'ai constaté qu'allait sortir un livre à la rentrée qui se propose de « démolir Nisard ». Permettez-moi de vous mettre en garde contre le tissu de sottises que constitue la quatrième de couverture :*

1. *Nisard n'est pas un critique compassé.*

Extrait de la publication

2. Il n'a nui en rien à l'humanité, propos diffamatoire et faux.

3. Dire qu'il faudrait qu'il n'ait jamais vécu est une insulte à la mémoire d'un critique extrêmement important dans l'histoire de notre littérature, qui a compté, et qui n'a pas été oublié en 1888, comme affirmé par votre auteur.

Je vous signale que cette page témoigne d'une méconnaissance profonde de l'œuvre et de l'homme, dont je suis spécialiste. Je vous signale aussi qu'il existe des descendants, que je connais, que je vais informer de cette publication, et qui risquent de réagir assez vivement à ces propos calomnieux.

S'en prendre à un critique du siècle dernier témoigne d'une belle absence de courage ainsi que d'une facilité assez pitoyable.

J'espère que vous tiendrez compte de ce message.

J'écris tout de suite à l'arrière-arrière-petit-fils de Nisard.

Cordialement

« Bienveillance qui part du cœur, sympathie », c'est ainsi que Larousse définit la cordialité. Quel étrange sentiment ! Cependant, en fait d'arrière-arrière-petit-fils, il s'agissait d'un arrière-arrière-petit-neveu de Désiré Nisard, dont cette dame si cordiale tenta donc de susciter l'ire afin de traîner l'auteur en justice, et non Albert Moindre, inaccessible à toute sanction pénale en vertu de son immunité de personnage fictif,

anéantissant sans vergogne ce faisant un siècle de réflexion théorique sur les notions d'auteur et de narrateur. *Évidemment*, ajouta-t-elle dans un autre courrier à l'éditeur, *l'argument de votre auteur, et le vôtre, est imparable : il s'agit d'un roman ! donc tout est possible puisque c'est le narrateur et non l'auteur qui parle. J'espère que vous ne comptez pas tromper les spécialistes de littérature que nous sommes avec de pareils sophismes.*

L'arrière-arrière-petit-neveu de Nisard, ancien médecin, nonagénaire courtois et fin lettré, échangea par la suite avec l'auteur quelques lettres ironiques, tout à fait aimables et d'une grande élégance, et s'en tint là. L'auteur reçut encore un petit mot de lui quelques années plus tard, lorsqu'un critique du *Figaro Magazine* prétendit le *démollir (sic)* à son tour à l'occasion de la parution de *Dino Egger*. L'héritier toujours aussi pétillant se félicitait ainsi spirituellement de voir son aïeul vengé tout en regrettant que le méchant critique manquât de culture au point de qualifier Nisard de *vieux critique imaginaire*, ce qui revenait en effet à le nier absolument, lui et son œuvre, ce que jamais Albert Moindre n'eût osé faire au plus fort de sa diatribe, Nisard devenant dans cet article le double négatif de Dino Egger.

Tout se recoupait merveilleusement.

Miracle de la coïncidence que tous les écrivains connaissent.

L'arrière-arrière-petit-neveu, irréductible à cette incidence généalogique tout autant que l'oiseau-lyre au vilain bec du ptérodactyle, déplorant enfin que l'âge ait rendu si tremblante et incertaine son écriture, achevait sa lettre par ces mots parfaitement lisibles, *sans rancune*, que l'auteur reçut avec plus d'émotion que le compliment le plus mielleux, car son cœur est bon quoique si souvent affligé.

Ces démêlés posthumes l'ont d'ailleurs ébranlé plus qu'il ne saurait dire. Il a coutume pourtant de se moquer – oh de se moquer de tant de choses ! – des romanciers qui prétendent que leurs personnages soudain doués de vie échappent à leur contrôle, comme si leur main velue crispée sur le crayon quittait soudain le tunnel de la manche telle une araignée pour s'en aller plutôt chasser les mouches. Il y a en effet de quoi rire. L'ironie n'a pas souvent de si copieux morceaux à se mettre sous les canines. Le véritable phénomène, qui se produit bel et bien, celui-là, est tout autre ; c'est au contraire l'auteur qui se trouve happé par la fiction, arraché à sa table, emporté par le flux des mots qui jaillit de sa main glabre, phraseur démembré, désarticulé, accroché à ses phrases comme un naufragé à sa planche, et confondu de ce fait irrémédiablement avec son personnage, celui-ci se nommât-il Albert Moindre.

Cela ne doit plus advenir. L'auteur a sa fierté et son quant-à-soi. Tel que vous le voyez, il est bien

Extrait de la publication

résolu à se tenir à distance du narrateur de son nouveau récit, à se démarquer de lui aussi clairement que possible afin de rester maître de la situation. C'est pourquoi il se permettra d'intervenir en personne à chaque fois que les circonstances l'exigeront, avec sang-froid et fermeté, pour se garder de toute confusion. Plutôt parasiter consciemment ce récit que d'en être d'un bout à l'autre la dupe et le nigaud. Et c'est en serrant les dents qu'il invite maintenant son lecteur à tourner la page lui aussi.

Extrait de la publication

En deux mots, mademoiselle, pardon si je vous importune, on importune toujours les demoiselles et d'ailleurs que faire avec les demoiselles sinon les importuner, pourquoi des demoiselles si ce n'est pour qu'on les importune, je vous le demande, mademoiselle, à vous qui êtes idéalement placée pour me répondre, là, tranquillement assise à cette table, prenant le soleil en terrasse, sirotant votre jus de fraise, et qui se trouve soudain abordée par un homme vraisemblablement importun, donc, puisque s'il faut que les demoiselles soient importunées, il faut bien aussi que quelqu'un s'y colle, et pour cela, pour ce qui est d'importuner les demoiselles, rien ne vaudra ni ne remplacera jamais un homme, un vrai, si l'on a pu lui substituer avantageusement dans tout un tas d'autres domaines une femme à poigne, un animal, une machine, un robot, en l'occurrence il tient toujours la rampe, n'est-ce pas, dites-moi, enfin non, plus tard, s'il vous plaît, j'aimerais d'abord que vous m'écoutiez, ce ne sera pas long, deux mots, j'ai besoin de parler et vous êtes là, une demoiselle, tant mieux,

et joliment tournée, si vous me permettez, mais ce n'est qu'un hasard heureux, je me serais adressé aussi bien à un gros monsieur si un gros monsieur s'était trouvé là à votre place, en variant juste mon entrée en matière évidemment, en coupant tout ce qui concerne les demoiselles et les qualités d'importun sans rival de l'homme auprès d'elles, vous seriez bien aimable de retirer votre sac de cette chaise, que je puisse m'asseoir une seconde, merci, vous serez tout de même plus à l'aise pour m'écouter, un monsieur gros et gras aurait fait l'affaire, j'aurais pareillement importuné un monsieur gros et gras, j'espère que cela lève pour vous toute ambiguïté sans en susciter une autre, n'allez pas soupçonner chez moi quelque inclination maniaque pour les messieurs gros et gras, ma préférence va aux demoiselles, il paraît que vous en êtes une, la coïncidence m'étonne tout le premier dans cette conjoncture pour moi si défavorable, mais encore une fois, vous ou une autre, ou un autre, pourvu qu'il ait les oreilles creuses et qu'il ne soit pas trop mobile et je le harponnais de la même façon, n'y voyez donc aucune – oui, bonjour, un grand café, merci –, n'y voyez donc aucune distinction, aucune élection, cette fois votre charme n'y est pour rien, désolé, ne vous vexez pas non plus, remarquez que je ne m'arrête pas davantage à vos défauts, j'en viens donc à ce qui m'amène, il faut bien que je vous explique pourquoi je suis si remonté, pourquoi je m'en

Extrait de la publication

prends à vous si cavalièrement, si grossièrement, alors que l'impatience et la colère sont tout à fait étrangères à ma nature véritable. Je suis un homme pondéré. Croyez-le ou non, il en faut beaucoup pour m'énerver. Peut-être suis-je aimable comme une porte de prison – on me l'a affirmé en ces termes –, c'est dire aussi que je ne sors pas facilement de mes gonds. Je réprouve tout comportement excessif. Il faut me pousser hors de moi et un coup de pied dans le train n'y suffit pas [1]. Mais comme j'allais partir, ce matin,

---

1. Certes, ce passage pourrait constituer un autoportrait assez fidèle de l'auteur, infirmant du même coup la thèse qu'il développe dans son avant-propos et ruinant son parti pris d'autonomie fièrement revendiqué, comme si, en dépit de sa déclaration d'intention, il se confondait d'entrée avec son personnage. À la différence de celui-ci toutefois, la réserve de l'auteur, ce flegme qu'on lui reconnaît, pour être aisément observables, n'en sont pas moins affectés et bien peu naturels en vérité. Il s'agit dans son cas d'une stratégie de dissimulation inspirée par l'espèce de phobie sociale qui complique depuis l'enfance ses relations avec autrui. Il feint donc le détachement en rongeant son frein. Ses poings se serrent dans ses poches et ses pieds en forment souvent deux autres dans ses chaussures. Ses dents sont usées par la bruxomanie. Il souffre d'une gastrite

Extrait de la publication

appelé par les devoirs de ma charge, on me promit d'une voix qui chantait de cuisiner pour le déjeuner mon plat favori. Je m'en pourléchai toute la matinée en abattant la besogne, vous pensez bien, et, dès midi, je me suis attablé avec un appétit décuplé, guettant la truite aux amandes dont je suis friand, quand enfin, tenez-vous bien, on est sorti de la cuisine pour déposer devant moi un gratin de chou-fleur dont les bouffées fades instantanément m'ont tourné le cœur. J'ai horreur de ça, le gratin de chou-fleur, je déteste, c'est immonde. C'est franchement immonde, vous en conviendrez, mademoiselle.

Déjà l'aspect.

Puis l'odeur. Une infection [2].

---

chronique de niveau 4 qui pourrait dégénérer en ulcère. Il n'entend pas pour autant se démarquer de son personnage en se dénigrant systématiquement de la sorte ou en confessant soudain des tares et des faiblesses cachées jusqu'alors au prix d'un effort constant. Il lui arrivera de prendre le dessus et de dominer son sujet. Il a des qualités propres qui ne demandent qu'à s'exprimer. Il va se ressaisir.

2. L'auteur n'en raffole pas non plus. Mais il se gardera pour ce qui le concerne d'un tel excès de langage. Il ne cuisinerait pas un gratin de chou-fleur de son propre chef (un incapable, d'ailleurs, qui sait tout juste aller se faire cuire un œuf). Cependant il

Extrait de la publication

Et on affichait pourtant l'air réjoui de la bonne fée qui vient d'exaucer votre plus cher désir ! Je détrompai cette sorcière sans ménagements. Très peu pour moi, dis-je, vous ne comptez tout de même pas que je morde là-dedans ? Non mais vous avez vu l'objet ? Plus grumeleux, je ne connais que le chancre.

Où est ma truite ?

À cet instant, je croyais encore à une possible blague.

C'est amusant, mais où est ma truite ? Vous m'aviez promis une truite.

La plaisanterie s'éternisait. Elle tournait au fiasco. Ah l'humour est décidément délicat à manier ! Il ne faut jamais insister quand la salle s'y montre peu réceptive. Or je m'emportai. Comprenez aussi que le coup était un peu raide. Difficile à avaler, on ne saurait mieux dire. Tu te pourlèches pour une truite et on t'englue dans le chou-fleur ! La truite argentée avec ses mouchetures rouges, bleues, or, remonte vivement la rivière entre deux haies d'amandiers, direction ton estomac, quand soudain ton rêve délicieux se fige dans la tiède mélasse d'un gratin de chou-fleur ! Si jamais la colère fut justifiée, niera-t-on,

---

en mange si on lui en sert et ne fait pas tant de manières. Poliment toutefois refusera d'en reprendre – n'exagérons rien –, se prétendant repu déjà et même comblé.

nierez-vous, mademoiselle, que ce fut en cette occasion ? Vous imaginez une seconde le traquenard ? Et avec quelle candeur, quelle confiance je tombais dedans ! C'est pousser dans la cave l'enfant à qui on promettait la plage. C'est la fiancée douce et naïve prostituée dans une ruelle sombre, contre un mur suintant l'urine et la pourriture, aux pires trognes des bas-fonds et les plus torves, alors qu'elle marchait vers le lit jonché de pétales blancs et roses de sa nuit de noces, vêtue de son seul hymen. C'est l'ânon qui se croyait poulain et trottait vers le pré d'herbe tendre, que brutalement l'on parque dans un enclos de chardons. Oh ! le violon du virtuose passant par héritage entre les pattes de l'ours. Le nouveau-né ferré comme un poisson, arraché à la béatitude amniotique, et que déjà on fesse pour qu'il crie. Un gratin de chou-fleur en guise de truite aux amandes ! Si ce n'est pas tomber de haut ! C'est un monde qui s'écroule avec ça. Tout ce à quoi l'on avait cru, les rêves que l'on avait formés, les quelques principes auxquels l'on tenait, tout se dégrade, se lézarde, se défait, tout s'effondre. À quoi bon les fleurs encore, les papillons ; qu'est-ce cela, le soleil ?

Dois-je vous rappeler les faits déjà, mademoiselle, les circonstances ? Je m'attable dans l'idée – qui est aussi une sensation du même ordre que la caresse – de manger une truite aux amandes, on me sert un gratin de chou-fleur. Comment le dire mieux ? Vous voyez

Extrait de la publication

le garçon, là ? Je lui commande une truite aux amandes – et lui : – Et un chou-fleur pour monsieur, un !

– Ce n'était pas un grand café ?

– Si, merci... ça ira, merci.

(On entendait les bruits de la circulation. Les soupirs des bus à soufflet évoquaient l'ambiance de la plaine, aux âges préhistoriques, quand les derniers dinosaures expulsaient l'air de leurs poumons avant de tomber tout d'une pièce, mais les bus repartaient, des hommes et des femmes en étaient descendus, d'autres avaient embarqué. On aurait pu s'interroger sur l'intérêt et la signification de cet échange d'otages, on ne le faisait pas : il aurait fallu surplomber la scène, planer au-dessus du monde pour comprendre ce que ce trafic avait d'insensé ; nous en étions – mal placés donc ; nous étions dans le bruit des êtres et des choses, nos paroles y contribuaient et le crissement de nos chaises sur la dalle[3]*.)*

---

3. Ces observations intercalées enregistrent la rumeur du monde alentour telle que la perçoit son personnage, filtrée par le filet de ses nerfs, et donc inévitablement tirée vers les aigus. L'auteur n'y trouvera le plus souvent rien à redire, mais il serait injuste de les lui attribuer. Il publie quotidiennement les siennes sur *L'Autofictif*, son *blog*, terme fort malencontreux et malsonnant dont il a confié déjà à quel point il le rebutait : « on croirait entendre éclater un

Extrait de la publication

La déconvenue... le chagrin... la fureur ! L'envie de meurtre vous visite alors, mademoiselle, et d'abord : la secrète titillation de la torture. D'un seul coup, vous songez aux multiples usages possibles mais négligés des plus simples outils. Et pour une fois, vos tenailles ne ruineront pas le travail opiniâtre de votre marteau. Pour une fois, vos tenailles et votre marteau – est-ce beau ! – œuvreront de conserve. On devrait parvenir à quelque chose de sublime, atteindre à de grands raffinements.

Avez-vous déjà eu envie d'étrangler quelqu'un, mademoiselle ?

Quelqu'un d'autre que moi, j'entends ?

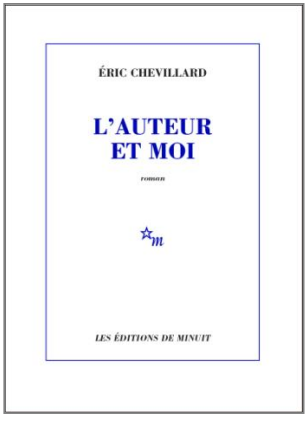
Votre moue me répond non – ni même moi ? vraiment ? Ah mais c'est que vous n'avez rien vécu d'aussi douloureux et pénible sans doute. Imaginez un peu, imaginez une belle truite qui frétillait encore la veille, qui était du torrent autant que le courant même, le muscle de la lumière, l'intelligence de l'eau et sa tendre chair relevée d'un petit jus de citron, recouverte d'amandes finement effilées, hosties diaphanes roussies dans le beurre...

Humez-moi ça.

---

chewing-gum, à moins que ce ne soit plutôt un poulpe qui se mouche ou une grenouille qui gobe un hanneton ». (*Libération*, 17 mars 2011)

Dépôt légal : septembre 2012



Cette édition électronique du livre
L'Auteur et moi d'Éric Chevillard
a été réalisée le 09 juillet 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707322524).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707324498

Extrait de la publication